

Jacques Rozier, un cinéaste rare et talentueux

C'est dans le cadre d'un partenariat *Studio*-cinémathèque, que nous avons eu l'immense plaisir d'accueillir Jacques Rozier, le mardi 11 octobre, à l'issue de la projection de son film *Du côté d'Orouet*.

« *Un film fait à l'arrachée* » : c'est ainsi que le réalisateur présente *Du côté d'Orouet*, écrit tourné et monté en 1969 dans des conditions minimales. À l'époque, explique-t-il, l'ORTF avait un bureau de production composé de gens particulièrement cinéphiles. C'est grâce à cette structure que le financement fut trouvé en quelques jours. Même précipitation pour le casting des acteurs principaux : les trois filles et Bernard Menez. Ce dernier, en partance pour le Canada, fut rattrapé in extremis tant son côté « *boutonneux et un peu fou* » séduisit d'emblée Rozier. Ce fut pour l'acteur un véritable début de carrière, Truffaut l'engageant pour *La nuit américaine* après avoir vu *Du côté d'Orouet*.

Si le cinéaste avait une idée assez précise de son sujet, le scénario ne comportait que trois ou quatre pages : inutile de dire qu'aujourd'hui le montage financier d'un projet avec aussi peu d'éléments est impossible ! Mais le réalisateur a toujours travaillé à l'économie : pas de vedettes à gros cachets, une équipe réduite au minimum : cinq techniciens, un script-boy et un *machiniste-électricien-deuxième cadreur*, équipe à laquelle il fallut ajouter un assistant au bout de quelques jours de tournage. C'est Jean-François Thévenin qui occupa ce poste faisant ainsi ses débuts dans le cinéma.

La petite équipe s'installe donc à Saint-Gilles-Croix-de-Vie mi-septembre et le tournage commence dans la petite maison, véritable *personnage du film* fait remarquer une spectatrice. Celle-ci, repérée en quelques heures, se trouve juste à côté d'un immeuble que Jacques Rozier réussit à ne jamais avoir dans le cadre !

S'il fait encore beau au début, l'été se termine, la station se vide, et l'on perçoit de façon très palpable cette sensation du temps qui passe grâce au tournage resserré et en continu. Il faudra juste revenir en décembre pour quelques scènes d'intérieur ou difficiles à monter.

L'écriture du film se fait au fur et à mesure en fonction des personnages, des scènes tournées la veille : ainsi fut insérée celle où Bernard Menez énervé casse les assiettes à un moment où les filles devenaient insupportables avec lui et pas seulement dans la fiction !

Nombre de spectateurs reconnaissent que c'est cette capacité à improviser, à jouer avec les humeurs et les complicités qui fait la grande force de Jacques Rozier. L'une d'entre elles fait remarquer que les trois filles ont une telle connivence, dès le début, qu'on a l'impression qu'elles se connaissent depuis longtemps, ce qui n'est évidemment pas le cas. Quant aux personnages secondaires – les pêcheurs, l'agriculteur aux anguilles... –, ce sont des gens du coin jouant leur propre rôle. Il en est de même des lieux et de leurs noms : ainsi ce très improbable casino du côté d'Orouet ! Soit dit en passant, c'est la façon dont les filles jouaient avec le mot *Orouet* qui a donné son titre au film – appelé à l'origine *Chichi Frichi*, du nom de l'enseigne de la crêperie qui vend ces friandises.

Côté technique, Jacques Rozier tourne avec deux caméras ce qui permet de réaliser des séquences plus longues – ce que les acteurs apprécient –. Ainsi la scène mémorable de cuisson du congre a-t-elle été tournée en totale continuité : préparation, cuisson puis repas avec un Bernard Menez de plus en plus ivre ; il en fut de même pour la mise à l'eau du bateau. Mais cette façon de filmer rend difficile la synchronisation (image/son) au montage. Comme tout est tourné en lumière naturelle et son direct, les problèmes s'accumulent : bruit du vent et de la mer permanents et changeants, luminosité variable, etc.

Et Rozier ose tout pour préserver le naturel des situations : pour la scène de la navigation par exemple, l'opérateur qui avait travaillé avec Cousteau et savait *recupérer* la ligne d'horizon, a tourné avec une petite caméra à la main et sans aucune sécurité !

Il fut aussi évoqué au cours du débat :

- L'importance de la mer dans les films du réalisateur, cadre des trois d'entre eux projetés aux *Studio*.
 - L'interprétation faite par les spectateurs d'*Adieu Philippine*, considéré par beaucoup comme une œuvre pleine de fraîcheur et d'insouciance alors qu'en filigrane il s'agit d'un film sur la guerre d'Algérie qui a eu affaire avec la censure, forte à l'époque.
 - La performance d'Yves Afonso dans *Maine Océan* qui réussit par sa capacité à adopter l'accent et les postures des marins poitevins, réticents au début, à créer une véritable connivence avec eux.
 - La ville de Tours, qui compta beaucoup pour Rozier au début de sa carrière : il y obtint le *Prix du court métrage* à l'époque de son festival renommé et y rencontra Godard avec lequel il tissa des liens durables d'amitié. Grâce au film qu'il réalisa à la suite de cette rencontre sur le tournage du *Mépris*, il vécut en direct cet incroyable *coup de tonnerre cinématographique* que fut la confrontation du réalisateur marginal nouvelle vague avec l'icône du cinéma commercial !
 - Les projets, dont un à l'état de *puzzle* aujourd'hui et de la difficulté de trouver un producteur dans un milieu pris en main par les banques et les grands groupes.
 - La *filiation* : Christian Vincent, Bruno Podalydès...
- Merci Monsieur Rozier !

Sylvie Bordet